

# L'anthroposophie est-elle une science ?

## Une nouvelle réponse à une question ancienne

Roland Kipke

**L'**anthroposophie est-elle une science ? Les uns disent résolument non, les autres résolument oui. Les critiques affirment : Il va de soi que l'anthroposophie n'est pas une science car le monde spirituel n'existe pas ou bien, s'il y en a un, il ne nous est pas scientifiquement accessible. Les partisans de l'anthroposophie rétorquent qu'elle est naturellement une science, puisque Rudolf Steiner en a donné une méthodologie d'accès claire, que tout un chacun peut suivre, et de plus, ses résultats de recherches sont compréhensibles quand on dispose d'un entendement humain sain.

*Hokus Pokus* ou science au plus probe du terme — le débat évolue principalement dans cette dichotomie maladroite depuis l'époque de Steiner. À l'occasion de quoi, « débats » est un terme faux. Il me semble beaucoup plus qu'une opposition de front est ainsi gelée depuis plus d'un siècle. Les « poilus » ainsi retranchés ne cessent de se jeter ainsi les mêmes grenades argumentatives les uns sur les autres, en assurant sinon leurs positionnements propres, malgré l'effort idéal parfois énorme et la volonté parfois affichée de dialoguer (voir *d'une part* : Badewien 1986, pp.191-221 ; Hansson 1991, pp.37-49 ; Zander 2007, pp.870-875 ; Ulrich 2011, pp.180-191 ; Sebastiani 2023 ; et *d'autre part* : Schiller 1979, pp.102-147 ; Dietz 1981 ; Ravagli 1993 ; Majorek 2015, Chapitre 11 ; Heusser 2019 ; Hueck 2023. Voir pour une exception constructive : Schieren 2011 ; Traub 2023). Je voudrais quitter ces tranchées familières et proposer une nouvelle compréhension.

Déjà de simples réflexions suggèrent que les deux positions reposent sur des pieds d'argile. Du côté des critiques, soit l'existence de quelque chose est contestée, soit c'est son accessibilité expérimentale qui l'est. La première affirmation a un caractère idéologique. Car il n'existe aucune preuve de la non-existence des êtres spirituels, alors qu'il y a toujours eu des gens qui prétendent en faire l'expérience. Déclarer simplement ces gens fous et ne même pas prendre en compte que sa propre capacité normale de perception pourrait être limitée, ce n'est guère-là le signe d'une attitude scientifique et autocritique. C'est pourquoi les gens vont trop loin avec la deuxième déclaration. En tout cas, une attitude agnostique serait justifiée, se limitant à l'affirmation du « je ne sais pas ».

Mais d'un autre côté, les premières observations éveillent déjà un doute. En fait partie le rôle écrasant et imprégnant tout de Rudolf Steiner lui-même. Il n'y a rien d'autre sinon nulle part ; un homme fonde une science, détermine sa méthodologie et fournit une quantité en contenus qu'on ne peut absolument pas maîtriser du regard. Rien de plus ne s'ensuit, après sa mort et pendant de longues décennies, quoiqu'il ait d'innombrables élèves. L'anthroposophie, l'œuvre de Steiner, n'est presque plus qu'exégèses, éclaircissements et répétitions. Si celle-ci était une science, elle serait donc la seule et unique science d'un-seul-homme.

### Existe-t-elle, cette science-d'un-seul-homme ?

**L'**anthroposophie se renforce, lorsqu'on fait l'expérience de la manière dont l'anthroposophie traite la critique de l'anthroposophie. Quand bien même il ne s'agisse pas d'une critique riche en connaissances concrètes ou jamais fondamentales, on se

heurte alors souvent à une boisson particulièrement aigre. Pas seulement chez les « tantes » anthroposophiques, au sujet desquelles Steiner se plaignait déjà, mais encore foncièrement chez les anthroposophes ouverts au monde, académiquement formés (naturellement pas chez tous). Les appels répétés de Steiner pour vérifier ses dires sont certes souvent mentionnés (voir, par exemple, Steiner 1987c [GA 13], p.14). Pourtant cette soi-disant ouverture ne résiste qu'aussi longtemps que la vérification s'ensuit effectivement et parvient à un résultat négatif. Il est également extrêmement important de savoir si la critique vient de « l'extérieur » ou de « l'intérieur ». Qui fait partie du sérail et qui n'y appartient pas ? Comme si la seule chose qui comptait c'était de savoir si la critique fût plausible. Les anthroposophes ont cultivé depuis longtemps une politique identitaire, bien longtemps avant que ce terme existât. À maints égards ce qui règne n'est pas une attitude cognitive, mais une attitude plutôt confessionnelle.

Mais ce ne sont que des anthroposophes ! Il ne faut pas les confondre avec l'anthroposophie elle-même ! C'est la réponse souvent entendue à de telles observations. Mais cela peut-il être si clairement séparé ? Si les anthroposophes sont des adeptes d'une science, pourquoi tant de ces gens la fréquentent-ils de si loin, cette science ?

Pourtant, comme on l'a dit, ce ne sont que de premières observations et pas encore de raisons percutantes pour ou contre la scientificité de l'anthroposophie. Avant de me mettre en quête de telles raisons, que soit clarifiée brièvement ici précisément ce à quoi se réfère la question de la scientificité. Elle ne repose pas sur la recherche empirique des pratiques anthroposophiques, la recherche en science pédagogique de la pédagogie *Waldorf* ou bien la recherche clinique sur l'efficacité des remèdes anthroposophiques. Il ne s'agit pas ici de recherche anthroposophique originelle, mais plutôt d'une investigation des domaines d'application de l'anthroposophie avec les méthodes scientifiques qui sont en usage. Il ne s'agit pas non plus de ce qu'on appelle la *Steinerforschung* et donc la confrontation de science spirituelle académique avec l'œuvre et la vie de Rudolf Steiner (Voir avant tout : <https://steiner-studies.org> ). L'interrogation de cet article ne s'adresse pas non plus aux écrits philosophiques précoces de Steiner ou bien à la science naturelle goethéenne. Quand bien même aux écrits précoces qui sont en relation avec l'anthroposophie plus tardive, ils suivent manifestement une autre méthodologie, notoirement celle philosophique. Le goethéanisme est certes inspiré de l'anthroposophie, mais il se meut à l'instar d'une phénoménologie de nature empirique, dans le cadre d'une manière d'opérer plutôt scientifiquement reconnue. Il ne s'agit donc pas de tout cela.

La question de la scientificité vise l'anthroposophie au sens propre : la recherche scientifique sur les mondes suprasensibles, revendiquée par Rudolf Steiner. Cette « science spirituelle anthroposophique, Steiner la comprend comme un empirisme spirituel méthodologiquement sécurisé, la scientificité duquel ne cède guère aux sciences naturelles modernes. Cette revendication d'avoir développé une science cognitivement supérieure est à la fois le gond et le point d'angle de l'anthroposophie. Par ce-ci, elle se distingue de toute religion établie, de toute mystique traditionnelle et de tout ésotérisme de champs, des bois et des

prairies. [...humides, *ndt*] (Par exemple, Steiner 1990 [GA 9], p.22 ; Steiner 1987c [GA 13], pp.33-51)

Comment une telle revendication de science se laisse-t-elle juger ? Une suggestion bienveillante pourrait consister à dégager et amener à soi le propre concept scientifique de Steiner. La connaissance, surprenante nonobstant, c'est qu'il n'en a guère. Malgré d'innombrables déclarations sur la science en général, et la science spirituelle anthroposophique avancée, il ne se rencontre spécialement chez lui aucunes réflexions systématiques sur ce qui fait d'une science une science. Steiner n'eut aucune théorie scientifique. Eu égard à l'importance qu'avait pour lui la revendication de scientificité, c'est étonnant.

### Une connaissance n'est pas encore une science

Pourtant, Steiner n'a-t-il pas développé une théorie cognitive propre ? Ne constitue-t-elle pas même une partie essentielle de ses écrits philosophiques précoces ? Pour sûr ! Mais une compréhension d'une connaissance n'est pas encore une compréhension d'une science (voir Steiner 1987a [GA 4]).<sup>1</sup> Or, cette distinction n'est pas vue presque d'un bout à l'autre du mouvement anthroposophique.<sup>2</sup> Cela va de soi qu'une science a quelque chose à faire avec la connaissance, mais elle ne lui coïncide pas. Nous avons des connaissances sans avoir eu recours à activer une science pour autant. Je goûte la confiture au petit-déjeuner et me rends compte : ah !, de la confiture de framboise ! Ou bien je reconnais que mon cactus dépérit, parce que je l'ai trop arrosé. Ce sont là des connaissances, mais elles ne sont pas la science. Chaque science s'efforce à accumuler des connaissances, mais chaque connaissance n'est pas forcément une connaissance de nature scientifique.

Bien entendu Steiner a foncièrement désigné quelques attributs qu'il considérait comme une justification de scientificité de l'anthroposophie. Une de ces justifications c'est l'**intelligibilité**. L'anthroposophie, est donc compréhensible, selon Steiner, pour tout être humain, doté d'une saine compréhension humaine (voir Steiner 1990 [GA 9], p.20 ; Steiner 1987c [GA 13], p.14, 26 et suiv.). C'est correct. Aussi insolites que puissent être ses déclarations pour beaucoup, elles sont compréhensibles en général. Steiner parle et écrit de manière cohérente, plus ou moins systématiquement, il introduit des concepts et éclaire ce qui n'est pas connu. Effectivement l'intelligibilité est une condition pour la scientificité. Celui qui donne des choses de lui-même, lesquelles, avec la meilleure volonté du monde, ne sont guère compréhensibles ou sans cohérences, celui-là ne réalise vraisemblablement aucune communication scientifique. Intelligibles sont aussi en vérité l'histoire de la vie de Harry Potter et la phrase : « Le matin, le Soleil se lève ». Pourtant ces deux choses ne sont manifestement pas de la science. L'intelligibilité ne suffit donc pas, à elle-seule. Elle est nécessaire, mais elle n'est pas un critère suffisant pour affirmer la scientificité.

Un autre attribut c'est le **caractère méthodologique**. Steiner le revendique pareillement pour l'anthroposophie. Il ne communique pas seulement les résultats de sa « science spirituelle », mais il décrit aussi les cheminements qui permettent de les obtenir. Peut-être qu'il ne décrit pas seulement les diverses sortes de connaissances suprasensibles, imagination, inspiration et intuition, mais encore aussi il décrit la manière dont des gens peuvent se développer pour acquérir les capacités nécessaires pour ce faire. (voir Steiner 1987b [GA 10] ; Steiner 1987c [GA 13], pp.299-

396). Le critère du procédé méthodologique vaut généralement comme une condition pour réaliser un travail scientifique. Une science se caractérise aussi du fait qu'une recherche ne s'ensuit pas de manière arbitraire et que la façon de procéder est transparente. [Dans une science « dure » comme la biochimie, par exemple, tout cela est présenté clairement dans la rubrique d'une publication scientifique standard appelée : « **Matériels et méthodes** », *ndt*] Aucune étude de psychologie, aucune analyse de texte informatique-linguistique ne peut renoncer à rendre compte de sa manière de procéder. Mais ici aussi, le procédé méthodologique est certes indispensable, mais il n'est pas encore suffisant pour une recherche scientifique. Je peux aussi utiliser une certaine méthode pour écrire un roman, jouer aux échecs ou compter méthodiquement les brins d'herbe dans mon jardin. Ensemble non plus, caractère méthodologique et intelligibilité ne sont donc guère suffisants pour une science. Un ouvrage sur les 21 147 brins d'herbe, dûment et scientifiquement comptés, peut paraître clair et intelligible, mais il ne pourra néanmoins pas compter comme un ouvrage scientifique.

Dans le cas de Steiner, un autre problème vient d'adjoindre. Il donne certes les informations sur ces méthodes, mais il ne les rattache jamais concrètement avec les résultats qu'il communique. Que l'on se représente, pour comparer, que dans une science telle que la sociologie, on ne donne que quelques indications méthodologiques vagues sur la recherche entreprise, mais sans indiquer quelle méthode on a suivie dans des études particulières. C'est un peu comme cela que se comporte Steiner. Il y a une faille entre méthodes et contenus (voir Gut 1990, pp.103-106).

Cette faille s'approfondit, du fait que Steiner s'exprime presque toujours selon un *ductus* impersonnel : « *La science spirituelle dit...* », « *La science de l'esprit fait...* » et choses analogues. Ce n'est pas là seulement une lacune stylistique, mais c'est un problème sérieux. Car en se dissimulant comme acteur, il supprime, pour le lecteur et l'auditeur, la liaison entre cheminement cognitif et contenu cognitif. Étant donné que les méthodes décrites n'étaient et ne sont pas un bien universel auquel on pourrait se référer sans problème, Steiner eût dû parler sur lui-même. Il eût dû présenter sur quelles voies et quand il en était venu à tel ou tel discernement, comment il l'avait présenté, quand il avait dû percer à jour tel ou tel égarement et comment il avait vérifié tel ou tel résultat. Cela vaut d'autant plus que d'après les propres déclarations de Steiner, les connaissances supérieures ne reposent pas sur des données sensibles ou des processus instrumentaires existants indépendamment du chercheur, mais qu'elles sont perceptibles par « une activité propre à son âme » (Steiner 1987c [GA 13], p.40). L'âme étant l'instrument de « l'investigateur du spirituel », il eût donc dû parler de cette âme qui portait le nom de Rudolf Steiner ; Qu'il l'ait à peine fait cela peut avoir été compris comme relevant d'une impression de sérieux scientifique [du fait que dans la science matérialiste, reconnue classiquement comme telle, le chercheur doit adopter totalement un positionnement objectif, *ndt*]. Mais cela agit en provoquant le contraire.

De plus Steiner reconnaît rarement quand il s'exprime à partir du discernement revendiqué par lui comme supérieur et quand il laisse affluer vers lui un savoir « normal » [guillemets du traducteur : au « sens d'accessible » à n'importe qui d'autre... », *ndt*], par exemple, à partir d'ouvrages. Tout cela mène aussi à contribuer au voilage méthodologique. En bref, le critère du caractère méthodologique, l'anthroposophie ne le réalise donc qu'en partie.

Steiner désigne un troisième critère, notoirement l'**attitude scientifique**. Selon ses propres mots : « un certain comportement de l'âme humaine », une disposition de la vie de l'âme humaine, laquelle est la même dans la science spirituelle de l'anthroposophie que celle dans la recherche en science naturelle. (Steiner

1 De même, une compréhension des diverses sortes de connaissances dans diverses sciences n'est pas une clarification pour savoir ce qui constitue une science, voir Steiner 1988, [GA 2].

2 Cela vaut même pour la « théorie cognitive » d'orientation anthroposophique élaborée par Helmut Kiene, voir Helmut Kiene 1984.

1987c [GA 13], pp.35 et suiv.). Une telle exigence est conciliable avec une « bonne pratique scientifique », qui englobe une certaine éthique professionnelle. Ce que l'on a en tête ici, ce sont des vertus telles que l'exactitude, l'authenticité, la probité et l'absence de préjugé. En font partie aussi le fait de vérifier ses perceptions personnelles et de désigner les limites de validité de ses propres déclarations. Également la disponibilité à remettre en question ses propres convictions et de les corriger si besoin. [ce dernier point entraîne de connaître l'état des connaissances sur la question que l'on traite, et la citation des auteurs qui nous ont précédés dans cette recherche, car n'oublions jamais : « nous sommes assis sur les épaules de géants ! », sans pour devoir pour autant remonter à Galilée... ndt]. Par conséquent et brièvement seulement, maintes de ces attitudes Steiner ont été aussi décrites et revendiquées pour lui-même, comme l'exactitude et l'absence de préjugé. En tout cas il les décrit comme des conditions pour un développement des capacités suprasensibles (voir, par exemple, Steiner 1987b [GA 10], pp.51, 84). Je ne vois aucunes bonnes raisons de lui dénier ces attitudes. Il est vrai qu'elles se laissent difficilement contrôler. Quant à savoir si l'on a bien travaillé, par exemple, lors de la présentation de l'ancien-Saturne, cela ne se laisserait seulement vérifier si l'on eût d'abord exactement à disposition ses propres discernements sur cette évolution planétaire. Pour d'autres attitudes, par contre, comme la disposition à remettre en question et l'auto-correction, on n'en découvre pas trop de traces dans l'œuvre vaste de Rudolf Steiner. Pourtant ceci aussi est difficilement vérifiable a posteriori. Il est aussi décisif pour la question de la scientificité, c'est le fait qu'il ne résulte encore aucune science uniquement de ces attitudes. Une comptable financière peut également travailler avec soin, honnêteté et autocritique.

Ainsi en est-il des critères désignés par Rudolf Steiner lui-même pour répondre au critère de scientificité. L'anthroposophie en accomplit un (l'intelligibilité), un deuxième seulement partiellement (le caractère méthodologique), un troisième est difficilement vérifiable (attitude scientifique). Un résultat mitigé. Mais avant tout, les conditions sont certes nécessaires à la scientificité, mais pas suffisantes. Il manque encore quelque chose de décisif. Comment déterminer cet élément manquant ? Il tombe sous le sens de consulter la philosophie de la théorie cognitive. Laquelle se divise en de nombreuses amorces qui se concurrencent. Pour quelque amorce que l'on se décide, il est à craindre que précisément celle-ci soit considérée comme insuffisante, si elle ne produit pas le résultat souhaité. C'est pourquoi je voudrais rechercher quelque chose d'autre. Sans présupposer de théorie, je vais présenter quelques réflexions fondamentales et simples sur la question de ce qui constitue une science.

### Qu'est-ce qui distingue des connaissances scientifiques ?

Chez les auteurs de romans, joueurs d'échecs, compteurs de brins d'herbe et comptable financière, il manque toujours quelque chose pour pouvoir parler de science. Et c'est bien naturellement la quête de connaissances. Dans la science, la question ce sont les connaissances. Mais nous avons déjà constaté plus haut qu'il ne pouvait s'agir de connaissances arbitraires, au contraire, elles doivent se distinguer d'une manière quelconque des autres connaissances. Qu'est-ce qui les distingue donc des autres ? Le critère distinctif n'est pas celui qu'elles soient irréfutables, car la recherche scientifique peut se tromper, sans cesser pour autant d'être une science. [Bien entendu c'est l'humain qui se trompe ici ! Ndt] Peut-être pouvons-nous donc nous mettre d'accord sur le fait qu'il doit s'agir de connaissances assurées. « Assurées » ne veut pas dire irréfutables. Mais ce doit être une sécurité qui aille au-delà du niveau des connaissances quotidiennes.

Qu'est-ce que veut dire « assurées » ? Est-ce que cette assurance se présente lorsqu'un chercheur est sûr qu'il se comporte comme il le pense ? C'est la certitude personnelle. Celle-là nous la connaissons tous. Tout comme l'expérience selon laquelle cette certitude n'est souvent pas loin. Nous sommes très, très sûrs, par exemple que la collègue qui a récemment eu des réserves à notre égard, or, on s'aperçoit ensuite qu'il s'avère qu'elle souffre de dépression. Certaines personnes sont également convaincues que la Terre est plate. La certitude personnelle ne peut donc pas être l'assurance ou la garantie recherchée, qui caractérise les connaissances scientifiques.

Qu'est-ce donc qu'une assurance pratique ? Une assurance que l'on gagne du fait que l'on n'est pas seulement convaincu de quelque chose, mais au contraire que l'on vit durablement avec une conviction ? De nombreux anthroposophes disent et témoignent de quelque chose comme cela sur leur vie avec l'anthroposophie. Un tel genre d'assurance pratique peut être une bonne cause, mais elle ne peut pas non plus constituer un terrain scientifique plus fiable pour autant. L'histoire de l'humanité est riche en convictions, qui se sont révélées pour beaucoup de gens, dans leur perception confirmées comme fécondes dans leur pratique de vie — et qui sont pourtant des non-sens. Ainsi vécurent et vivent très bien encore de nombreuses gens avec l'acceptation que le Soleil tourne autour de la Terre, que les femmes qui ont leurs règles sont impures, que le peuple est en principe incapable de prendre des décisions politiques, que les enfants ont besoin d'être « élevés à la dure », que tous les « incroyants » mourront en enfer et ainsi de suite. L'assurance pratique n'est qu'une autre forme de la certitude personnelle. Elle ne vaut pas comme critère pour la scientificité.

Est-ce que l'assurance recherchée peut consister dans le fait que les communications des connaissances sont intelligibles ou cohérentes ? Non, nous avons vu déjà que ceci ne suffit guère. Des histoires fictives peuvent être intelligibles et en soit structurellement cohérentes, sans renfermer une étincelle de réalité. La sécurité recherchée ne naît pas non plus de la déclaration des méthodes, aussi longtemps que le savoir là-dessus n'est pas partagé ainsi que la pratique méthodologique. Car nous ne pouvons pas juger de la méthode utilisée. En effet nous ne savons même pas s'il s'agit principalement d'une méthode idoine. D'autres devraient les vérifier, les comprendre en connaissance de cause, les vérifier et les confirmer. D'autres devraient partager la réalité avancée considérée et partager les connaissances. Ce n'est qu'ensuite qu'une sécurité naît qui dépasse la certitude personnelle. L'assurance recherchée n'est pas à rechercher rien que chez un individu isolé. Elle prend naissance entre une pluralité d'êtres humains connaissant.

Celui-ci est donc un facteur décisif : une science de compagnie est une institution sociale, une tentative hardie et coopérative, une affaire de savoir partagé, de vérification réciproque, de l'accès ensemble et d'échelles de mesures obligeantes. Croire qu'une science puisse être solitairement menée, c'est un malentendu individualiste. Non pas parce qu'étant à pratiquer rien que par un être humain tout seul, ni parce que tout seul on ne peut rien connaître, et pas seulement parce que les perspectives des autres enrichissent la recherche, mais parce que l'assurance de connaître est quelque chose qui ne prend naissance qu'entre les êtres humains. Une recherche privée est donc un non-sens.

Mais peut-on mener une recherche tout seul dans le silence de sa chambre ? Pourtant cela fonctionne. Peut-être même qu'on en retire quelque chose d'important. Mais là aussi, on se voit renvoyés aux échelles de mesures communes du vrai et du non-vrai. Pour des recherches sécurisées, il s'agit d'abord, si elles ont été alimentées au sein d'une communauté, qui peut s'accor-

der à son propos, s'il s'agit principalement de connaissances à acquérir. Autrement il n'y aurait aucune différence entre certitude personnelle et connaissance assurée. La langue, dans laquelle des connaissances doivent être revêtues, pour être rendues communicables, c'est déjà quelque chose de communautaire, dont les échelles de mesures d'usages correctes ne reposent pas seulement sur l'individu. Ce qui est un usage communautaire correct s'oriente en effet sur un usage commun du langage.

De nombreux critères, qui sont discutés dans la théorie scientifique, sont reliés avec ce moment social ou s'enracine en celui-ci : une réfutabilité (par d'autres) (voir Popper 1994), le discours critique, l'idéal de perfection du savoir (que personne ne peut atteindre seul), le rattachement avec d'autres domaines du savoir (voir Hoyningen-Huene 2013), le développement ultérieur des théories (par d'autres), l'intérêt porté à la clarification des circonstances en fonction des alternatives des amorces (voir Thagard 1998), la reproductibilité (par d'autres), l'échange des informations ainsi que l'existence d'une communauté de recherche (voir Mahner 2013).

### Une science comme tentative coopérative et audacieuse

Qu'est-ce que cela signifie dans ces circonstances pour l'anthroposophie ? La réponse semble être claire : si elle est une tentative audacieuse d'un seul homme, ce n'est pas une science. Les autres critères, qui sont au moins partiellement remplis, n'y changent rien.

Est-ce que cela veut dire que ce qu'a dit Steiner n'est pas vrai ? Non. Il ne s'agissait ici principalement pas de la différence entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas mais entre science et non-science. Ces deux différences ne sont pas identiques. L'ensemble de l'édition de l'œuvre de Rudolf Steiner (*GesamtAusgabe*) peut être ressentie, de la première page à la dernière, comme étant remplie de vérités, mais il ne s'agit pas de ce fait d'une science. Un connaisseur solitaire, les communications de laquelle ne pouvant pas être vérifiées là-dessus, quant à savoir s'il s'agit principalement de connaissances, n'active aucune science. Une investigation scientifique, par contre qui en vient à de faux résultats n'en devient pas non-scientifique rien que pour cela. Car d'autres pourraient en découvrir les erreurs.

Qui sont « ces autres » ? Qui constituent la communauté en relation avec les connaissances scientifiques ? Au sens étroit, ce sont tous ceux qui appartiennent au même cercle de ceux qui se meuvent sur le même domaine de recherches. Ils peuvent au mieux vérifier quelques affirmations, expliciter des connaissances en les comprenant, juger des méthodologies employées, découvrir les erreurs ; dans un second sens, plus largement, c'est ce qu'on appelle la *Scientific Community* [nettement dominée par la langue et l'impérialisme anglo-saxon, *ndt*], à savoir, l'ensemble de tous les chercheurs. Aussi sillonnée que soit cette communauté, aussi spécialisées que soient les sciences, elles revendiquent pourtant de connaître divers domaines du monde commun. C'est la raison pour laquelle elle peut compléter les sciences, les édifier les unes sur les autres, les corriger et inspirer mutuellement. Dans un troisième sens plus vaste, ce sont nous-tous-mêmes qui, dans le monde des expériences communes, faisons que la connaissance scientifique se mesure. Aussi éloignées, aussi abstraites, aussi exotiques qu'aient l'air d'avoir maintes connaissances, elles sont finalement orientées sur une « connaissabilité » cognitive humaine commune. Ce par quoi, en définitive, la science est une affaire publique. Et c'est la raison pour laquelle une science doit pouvoir être justifiée devant cette opinion publique, c'est-à-dire, devant la communauté. À cette occasion, savoir

quelles sagesse d'expérience sont généralement accessibles jouent un rôle important.

Ce point passe volontiers inaperçu du côté anthroposophique. Ainsi des critiques de la revendication anthroposophique de science se voient parfois remontrés par le fait qu'ils dénie ainsi la scientificité à l'anthroposophie pour la seule et unique raison qu'ils ne reconnaissent aucun faits spirituels et ne les reconnaissent pas pour cette raison comme objet d'une recherche spirituelle. Or, ceci est arbitraire, d'après eux. L'observation est juste, le reproche d'arbitraire est pourtant faux. L'exclusion hors du cercle des sciences suit tout simplement le principe d'une participation conforme à la connaissance. Plus les affirmations sont éloignées des expériences ordinaires, plus grande est la pression de justification pour rendre concevable la liaison avec la sphère des expériences communes. Un exemple : Si quelqu'un explore des lichens dans les Alpes de l'*Allgäu*, les non-experts n'en comprennent que peu de choses. Or, la plupart des gens savent ce que sont les lichens. Chaque profane peut observer des lichens, il n'a pas besoin d'une formation pour cela. Et celui qui n'a encore jamais entendu parler des lichens, se souvient de ces tâches colorées sur les dalles du trottoir. La recherche sur les lichens peut nous être étrangère, mais elle est pourtant attachée à notre monde d'expérience. Dans d'autres thèmes de recherche, l'attachement est encore plus lâche, pourtant il existe. Mais si quelqu'un pense avoir des connaissances qui se rattachent aucunement aux assignations d'expérience, la frontière vers la non-science est alors franchie. Cela peut être regrettable, mais ce n'est là ni arbitraire, ni borné.

Parce que toute science est une affaire sociale, la distinction, fréquemment faite entre anthroposophie et anthroposophes, est tout aussi interlope. Une science ne consiste pas seulement dans ce qui est écrit dans les livres, au contraire, c'est une pratique sociale. La manière dont les gens s'y comportent fait partie de la science. C'est la raison pour laquelle on ne peut guère simplement abroger l'absence de souveraineté en de nombreux lieux dans la fréquentation avec l'anthroposophie et la critique à son égard, à l'instar d'un phénomène d'accompagnement simplement désagréable : l'adhésion dépendante à de longues citations de Steiner, la faible tolérance à l'ambiguïté, la modestie du savoir répandu, la réception unilatérale des découvertes scientifiques (notoirement et seulement lorsqu'elles conviennent), les insultes fréquentes, l'attitude défensive stupide, le schéma ami-ennemi, l'évitement des arguments, du silence gênant, ainsi que des polémiques empoisonnées (un exemple particulièrement pénible : Swassjan 2007). Certes, ce n'est pas toujours le cas, mais cela l'est encore trop souvent. Je parle ici par expérience.

Je ne veux pas dépeindre un tableau rose de la manière en usage d'accélérer la science. Là dedans aussi il y a des fragilités, sensibilités et autres vilaines choses humaines. Mais elle y sont encloses par des mesures cognitives communément partagées. Qui se ferme à la critique est tout simplement dépassé par d'autres participants à la recherche. En effet, du fait qu'il devient reconnaissable aux autres participants à la recherche que les arguments critiques résistent à l'examen, que la façon de voir critique entre en collision avec ce qui saute aux yeux et que d'autres amorces de recherche explorent mieux le monde commun. La science dispose, pour le dire ainsi, grâce à ses mesures cognitives communes, d'une procédure de correction édifée dynamiquement en commun [et remise à jour constamment, *ndt*]. Que la faculté d'auto-correction dans les contextes anthroposophiques est toujours encore insuffisante, ce n'est pas un hasard étrange, mais au contraire, le résultat d'un manque de scientificité. Il va de soi aussi que des anthroposophes peuvent être ouverts aux critiques, contester des acceptations chéries par ailleurs et les corriger, ce

que beaucoup font aussi. Mais ces vertus scientifiques, ils ne les possèdent guère à cause de, mais malgré l'anthroposophie.

Le bilan intermédiaire a donc la teneur suivante : l'anthroposophie n'est pas une science. Et est-ce en cela que doit reposer la nouvelle intelligibilité annoncée par le titre de cet essai ? Non, ce n'en est qu'une moitié de l'affaire. Car la constatation que l'anthroposophie n'est pas une science reposait sur une condition : le fait qu'elle ne soit pas une aventure cognitive audacieuse commune. Or, cette condition n'est plus entre temps aussi nettement fournie. Entre temps, il y a une série d'anthroposophes qui communiquent leurs propres expériences suprasensibles. Je ne veux pas dire ici les générations de journalistes interprètes de Steiner ni non plus la pratique des lectures de « branches anthroposophiques vespérales ». Il s'agit plutôt de personnes qui sont certes inspirées de manière déterminante par Steiner, mais qui ont développé des facultés de perception propres dans le domaine du supra-sensible. Ainsi en est-il pour le moins de leurs propres dires et je ne vois pas de raisons fondamentales pour en douter. De telles capacités cognitives ont pu déjà être données et rester dissimulées, mais cependant ce n'est pas déterminant ni décisif que de tels efforts cognitifs soient publiquement partagés et publiés aujourd'hui.<sup>3</sup> Une partie de cette évolution c'est une pratique d'école méditative en commun qui se répand depuis un certain temps.

Ainsi quelque chose est en train de naître qui se rapproche d'une communauté de recherche spirituelle. Une connaissance suprasensible n'est plus l'œuvre d'un individu inatteignable, mais quelque chose auquel peuvent se rattacher un certain nombre apparemment croissant de personnes. Il en résulte une communauté de certitude ou d'assurance qui constitue une connaissance scientifique partagée.

Tout cela n'est qu'une petite plante délicate et fragile. Cela vaut en particulier pour leur nombre tout comme pour l'ampleur et la profondeur de leurs connaissances, lorsqu'on les compare à l'œuvre de Steiner. Et l'étrangeté demeure bien entendu par rapport à une telle sorte de connaissance pour une grande part de la société. C'est pourquoi cette certitude cognitive partagée est encore limitée.

### Une science en devenir

Néanmoins : le verdict, que l'anthroposophie ne serait principalement pas une science est caduc avec cela. Est-elle pourtant une science ? Je crois que la réponse correcte ne relève ni du oui ni du non. Je propose de comprendre l'anthroposophie comme une science en devenir. D'autres sciences ne sont pas non plus soudainement tombées du ciel, mais sont nées peu à peu en passant par des degrés pré- et à demi-scientifiques et au-delà. La particularité dans l'anthroposophie, c'est qu'avec l'œuvre de Steiner, se présente une puissante prestation anticipée d'un homme, laquelle ne peut être seulement une stimulation mais aussi un charge. Mais sans que cela parle en sa défaveur étant donné que cet œuvre est aussi la cellule germinale d'une science authentique.

La nouvelle compréhension de cela, c'est qu'une science de l'esprit anthroposophique est seulement en train de naître. Des esprits sceptiques peuvent éventuellement ajouter : « peut-être », en étant remplis d'espoir « vraisemblablement ». Mais ce qui est décisif, c'est que faisons nos adieux au penser statique qui domine la controverse depuis une centaine d'années. Il n'est pas vrai que l'anthroposophie ne soit pas une science ni qu'elle

<sup>3</sup> Un exemple seulement, pour un groupe qui frappe particulièrement par ses efforts en ce qui concerne sa manière de procéder scientifiquement, voir : [www.bildkraefte.de](http://www.bildkraefte.de)

en soit une. Au mieux, elle est en route pour le devenir. Cette compréhension nouvelle est une demande impudente pour les deux côtés. Les deux doivent abandonner leurs positions qu'ils ont bétonnées et les briser en s'ouvrant au discernement que la science de l'esprit n'est pas plus une chimère qu'une donnée acquise.

Devenir au lieu d'être un état. Cette dynamisation de la revendication scientifique devrait être naturelle à proprement parler pour les âmes anthroposophiques. L'anthroposophie est-elle pas pourtant de fond en comble imprégnée d'une idée évolutive ? Tout évolue, le monde, l'être humain, les composantes spirituelles essentielles, les êtres élémentaires, les Archanges. Seulement le projet de revendication d'une science du suprasensible doit-il cependant être réalisé complètement d'un coup ? C'est peu plausible !

Un effet secondaire favorable de la proposition nouvelle devrait être que la communication avec la société et les (autres) sciences s'avérât plus aisée. Dire que nous espérons et travaillons sur une science de l'esprit est plus susceptible d'être compris que l'affirmation erronée selon laquelle nous disposions déjà d'une telle science.

Que l'anthroposophie devienne une science, cela n'exige pas seulement que les capacités du connaître fussent approfondies. Non seulement que le plus grand nombre possible d'êtres humains la développent. Ce qui est décisif, c'est qu'ait lieu un échange systématique. Car c'est d'abord cela qui conduit les discernements des individus dans l'espace communautaire des connaissances assurées. La collaboration entre les clairvoyants n'est donc pas une joliveté, une garniture sociale, mais plutôt une partie essentielle d'une anthroposophie en tant que science.

Malheureusement, Steiner a mis quelques obstacles à une telle culture de l'échange. Non seulement il ne lui accordait aucune fonction dans sa compréhension individualiste de la science. Il a également discrédité un tel échange. Il exprime à plusieurs reprises son mépris pour la « pensée discursive », en reprenant la notion de « querelle », pour caractériser l'échange d'arguments. Le théosophe « (...) raconte des faits du monde supérieur et on ne discute pas sur les faits ». (Steiner 1989 [GA 96], p.85). Ce mépris du discours et de l'argumentation continue de vivre dans le mouvement anthroposophique d'aujourd'hui. Des arguments ne sont pourtant rien d'autres que des raisons, des choses à considérer ou à faire de telle ou telle manière. Des perceptions et des expériences peuvent s'avérer des arguments et peuvent faire partie du discours dans l'échange. Si l'on ne peut guère s'attendre à l'éveil des connaissances supérieures dans un discours, celles-ci doivent pourtant traverser la formation du discours, [subir une élaboration au travers du discours, *ndt*]. Non pas pour « lister » des connaissances mais pour pouvoir les faire mûrir en connaissances scientifiques de cause.

Sur la voie d'une science, l'anthroposophie a quelque chose d'autre à offrir, par laquelle on doit, avec Steiner, aller au-delà de Steiner. Par sa compréhension de la science, nous pouvons déjà exercer cela à présent.

*Sozialimpulse* 3/2024.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Roland Kipke** Est né en 1972, études en philosophie, science politique et histoire. Thèse en 2010 sur le thème du dopage du cerveau. Après avoir travaillé comme chercheur au Bundestag allemand, à la Charité Berlin, à l'Université de Tübingen et à l'Université catholique d'Eichstätt-Ingolstadt, il mène des recherches et enseigne depuis 2019 à l'Université de Beilefeld. domaines de recherche; Éthique et philosophie politique. En 2018, il publie le livre : *Jeder zählt. Was Demokratie ist und was sie sein soll erschienen [Tout le monde compte. Ce qu'est la démocratie et ce qu'elle doit être.]* [La photo de Roland Kipke ci-dessus provient de la re-



Roland Kipke (geb. 1972)

vue **Die Drei** 5/2024, p. 15 [l'article où elle y paraît a été traduit en français (DDAN524.pdf) et est disponible sans plus auprès du traducteur. *ndt*]

## Littérature

**Badewien, Jan (1986)** : *Anthroposophie. Eine kritische Darstellung [Une présentation critique]*. Bahn Friedrich

**Dietz, Karl-Martin (1981)** : *Anthroposophie und Wissenschaft [Anthroposophie & Science]* dans : Kurt E. Becker, Hans-Peter Schreiner (éditeurs) : *Anthroposophie heute [Aujourd'hui]* Kinder Taschen Buch, pp.36-55.

**Gut, Bernardo (1990)** : *Die Verbindlichkeit frei gesetzter Intuitionen. Entwürfe zu einer Philosophie des Menschen [la qualité d'obligation des intuitions librement posées. Ébauche d'une philosophie de l'être humain]*, Logoi /Wissenschaftliche Reihe [série scientifique].

**Hansson, Sven Ove (1991)** : *Is Anthroposophy Science ? [L'anthroposophie est-elle une science?]* dans *Conceptus. Zeitschrift für Philosophie* 25, 64, De Gruyter pp.37-49. [Une traduction française de cet article est disponible chez « Atelier de traduction tripartition sociale de François Germani, *ndt*»]

**Heusser, Peter (2019)** : *Der wissenschaftliche Kern der Anthroposophie [Le noyau scientifique de l'anthroposophie]* **Das Goetheanum** 2019, 1-2 SAG, pp.6-11.

**Hoyningen-Huene, Paul (2013)** : *Systematicity. The Nature of Science* Oxford University Press.

**Hueck, Christoph (2023)** : *Wissenschaftlichkeit und Praxisrelevanz anthroposophischer Esoterik. Ein Gesprächsbeitrag [Scientificité et pertinence pratique de l'ésotérisme anthroposophique. Une contribution au débat]* dans **Die Drei** 2/2023, [Traduit en français : DDCH223pdf, *ndt*] mercurial Publicationsgesellschaft, pp.80-83.

**Kiene, Martin (1984)** : *Grundlinien einer essentialen Wissenschaftstheorie. Die Erkenntnistheorie Rudolf Steiners im Spannungsfeld moderner Wissenschaftstheorien* *Essentialen Wissenschaft*, [Grandes lignes d'une philosophie essentielle des sciences. L'épistémologie de Rudolf Steiner dans le champ de tension des théories scientifiques modernes. Perspectives d'une science essentielle] Urachhaus.

**Mahner, Martin (2013)** : *Science and pseudoscience. How to demarcate after the (alleged) demise of the demarcation problem [Science et pseudoscience. Comment établir une démarcation après la disparition (présumée) du problème de la démarcation]*, dans : Massimo Pigliucci, Maarten Boudty (éditeur) : *Philosophy of Pseudoscience. Reconsidering the Demarcation Problem [Philosophie de la pseudoscience. Reconsidérer le problème de la démarcation]*, University of Chicago Press, pp.29-44.

**Majorek, Marek (2015)** : *Rudolf Steiners Geisteswissenschaft. Mythisches Denken oder Wissenschaft? [La science spirituelle de Rudolf Steiner. Penser mythique ou science ?]* Narr / Francke / Attempto.

**Popper, Karl (1994)** : *Logik der Forschung [Logique de la recherche]* 10<sup>ème</sup> édition Tübingen.

**Ravagli, Lorenzo (1993)** : *Pädagogik und Erkenntnistheorie. Auseinandersetzungen um die Grundlagen der Waldorfpädagogik [Pédagogie et théorie cognitive. Différends sur les fondements de l'éducation Waldorf]* Freies Geistesleben.

**Schieren Jos (2011)** : *Die Wissenschaftlichkeit der Anthroposophie [La scientificité de l'anthroposophie dans **Anthroposophie**,*

*Trimestriel pour le travail anthroposophique en Allemagne* III/2011, n° 257, pp.225-236.

**Schiller Paul Eugen (1979)** : *Der anthroposophische Schulungsweg. Ein Überblick. [Le parcours de formation anthroposophique. Un aperçu]* Verlag am Goetheanum.

**Sebastiani, André (2023)** : *Was ist Anthroposophie ? [Qu'est-ce que l'anthroposophie?]* dans : **Sceptiker** 2/2023 ; Humanistischer Pressdiensts [Service de presse humaniste], pp.60-65.

**Steiner, Rudolf (1980) {GA 3}** : *Wharheit und Wissenschaft. Vorspiel einer « Philosophie der Freiheit [Vérité & Science. Prélude à une Philosophie de la liberté]* Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1987a) {GA 4}** : *Die philosophie der Freiheit. Grundzüge einer modernen Weltanschauung. Seelische Beobachtungensresultat nach naturwissenschaftlicher Methode. [La philosophie de la liberté. Éléments d'une conception moderne du monde. Observations de la vie de l'âme d'après la méthode des sciences de la nature]* Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1987b) {GA 10}** : *Wie erlangt man Erkenntnisse der Höheren Welten ? (Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs?)*, Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1987c) {GA 3}** : *Geheimwissenschaft im Umriß [Une science de l'occulte en esquisse]* Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1988) {GA 2}** : *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung. Mit besonderer Rücksicht auf Schiller [Éléments d'une épistémologie de la contemplation goétéenne du monde. Avec une considération particulière portée l'égard de Schiller]*, Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1989) {GA 96}** : *Ursprungsimpulse der Geisteswissenschaft. Christische Esoterik im Lichte neuer Geist-Erkenntnis, [Impulsions originelles de la science spirituelle. L'ésotérisme chrétien à la lumière des nouvelles connaissances de l'esprit]*, Rudolf Steiner Verlag.

**Steiner, Rudolf (1990) {GA 9}** : *Theosophie. Einführung in übersinnliche Welterkenntnis und Menschenbestimmung [Théosophie. Introduction à la connaissance suprasensible du monde et à la détermination de l'être humain]*, Rudolf Steiner Verlag.

**Swassjan, Karen (2007)** : *Aufgearbeitete Anthroposophie. Bilanz einer Geistesfahrt [Une anthroposophie remise à neuf. Bilan d'un parcours de l'esprit]*, Verlag am Goetheanum.

**Thagard, Paul (1988)** : *Computational Philosophy of Science [Philosophie computationnelle des sciences.]* A Bradford Book. The MIT Press.

**Traub, Hartmut (2023)** : *Zur Wissenschaftstheoretischen und methodologischen Einordnung des Denkens Rudolf Steiners [Sur la classification théorique et méthodologique du penser de Rudolf Steiner]* dans : Viktoria Vitanova-Kerber, Helmut Zander (éditeurs) *Anthroposophieforschung Forschungsstand – Perspektiven – Leerstellen [Recherche en anthroposophie État de la recherche – perspectives – lacunes]*, De Gruyter, pp.231-255.

**Ulrich Heiner (2011)** : *Rudolf Steiner. Leben und Lehre [Rudolf Steiner. Vie et enseignement]*, C.H. Beck.

**Zander, Helmut (2007)** : *Antroposophie in Deutschland. Theosophische Weltanschauung und gesellschaftliche Praxis [Anthroposophie en Allemagne. Conception théosophique du monde et pratique sociale]*